

LES CONTES DE TERRAULT

Martin de la terre a rentré la tête dans les épaules, les épaules dans le tronc et ainsi de suite s'est enroulé sur lui-même comme un colimaçon qui, s'enterrant près de ses œufs, sait que son corps en se putréfiant nourrira ses enfants. Humus, hérault, homme de l'Estre, Terrault de ses contes, terreau où tout a pu venir se mêler des débris du monde pour y rouir et dégager les sucs nourriciers destinés à la racine, cette « métaphore » récurrente de ses leçons, de sa substance la transcendance s'élançe à même nos stances. Merci d'avance.

En voyant l'autre jour un automate rogné la souche d'un énorme platane abattu qui sans doute commençait à en prendre trop à son aise sur la chaussée et a suscité un épisode de cette activité insatiable que Robert Bresson, se plaignant de l'abatage des platanes de l'île Saint-Louis, décrivait comme ayant toujours besoin de sévir quelque part, j'ai pensé à Heidegger.

Aussi profond que le robot, muni d'une râpe circulaire, atomisait en minces copeaux rouges le bois de cet arbre dans un bruit de Stentor, il n'extirperait jamais entièrement la racine qui devait être immense et de ce soubassement gigantesque, qui pouvait vivre sur lui-même de nombreuses années sans périr, une puissante pousse



s'élançerait après l'autre. Pour un arbre nouveau dont la racine serait bien plus vaste que la partie aérienne, racine qui aurait déjà « eu » un tronc et des branches dans son histoire, et combien d'autres peut-être ?

Mais peut-on tuer un tel organisme en y injectant je ne sais quelle substance, ou en le coffrant de béton pour l'étouffer ?

Et pourra-t-on extirper la terre, couper l'arbre de la terre, le grand projet des humains vers avant-demain.

NON le robot fouisseur ne fouillera pas la terre jusqu'aux grottes des Nibelungen qui veillent jalousement sur leurs trésors.

LE GIGASEIN ET LE MACHIN

Une machine, cela va sans dire, ne « parlera » jamais. Elle peut associer des mots en phrases, des phrases en vagues textes : mais elle ne saura jamais faire usage du contexte pour exprimer quelque chose par elle-même.

Elle peut « penser » en terme de raison et de calcul, mais pas en terme de pensée fondamentale, laquelle ne s'articule pas sur des données mathématiques mais permet, au contraire, que la mathématique s'articule.

Par contre une machine implantée dans un homme peut parfaitement piloter celui-ci pour en obtenir des déclarations logiques et contextuelles à son profit. C'est à dire à l'intention de ses impulsions mécaniques déterminées dans des buts qui, programmés à l'origine par « l'homme », ont été oubliés par lui — bien imprudemment.

Au delà d'un jeu de ficelles robotiques « mécaniques », c'est bien plutôt la métaphysique elle-même, celle du sujet cartésien pour simplifier (mécaniquement certes) qui a, dès son origine, « programmé » l'homme moderne, dans lequel l'implantation d'une technique physiologique de pilotage n'est qu'un détail inessentiel, même si le « but » se déclare soudain de façon éclatante au dernier moment, c'est-à-dire trop tard. Inutile de se leurrer, l'homme est machinal. Il est machination, machinage, l'industrie mécanisée est son

trionphe, son apogée et son déclin. Une poupée, un automate qui ont dû couper tous les ponts avec leur origine, un à un, pour se justifier eux-mêmes et trouver une vérification. Cette « ille » est son dernier désert; il règne sur son royaume en détention.

Il y est seul, chargé de ses chaînes, devant un livre, un seul livre, sa seule issue, qui n'a pourtant ni la forme d'une barque, ni celle d'une galerie souterraine, ni d'une scie capable d'entamer les barreaux de sa cellule. Le livre lui est sa seule chance de comprendre cette prison et ses chaînes et comment, et pourquoi il s'y est claquemuré sans espoir, ni vouloir, d'en sortir, puisque c'est son issue. Il doit devenir cette prison elle-même et sa résolution en découvrant ses possibi-



lités depuis ses possibilités, et rien d'autre.

Ce livre est *Sein und Zeit*, de Martin Heidegger. Ce philosophe qu'on honore en en disant tant d'absurdités haineuses, en ne faisant ainsi que le maintenir plus cruellement pour ses ennemis, en une actualité qui se fait plus cruciale chaque jour.

Ce que ses contradicteurs, et encore moins ceux qui hurlent à leur suite, ne savent pas et ne parviendront jamais à faire, c'est lire ce livre et les autres livres de Heidegger. Ils ne trouveront pas la concentration et l'endurance nécessaire, ni la volonté qui doit être assumée de modifier radicalement sa vue sur le monde, ce qui n'est pas pure théorie.

Gigabrother aurait peut-être fait beaucoup plus qu'amuser Heidegger. Une telle accumulation de contresens et de paradoxes, d'abus de signification dans un contexte de significabilité plus qu'arbitraire, la pseudosophie cultivée jusqu'à l'étourdissement poético-promotionnel n'aurait peut-être pas manqué de le séduire par son aspect joueur. Il y aurait vu les symptômes d'une ultime dégradation subjective en phase délirante, hagarde, confuse et parfaitement claire ! Y aurait-il reconnu une forme de poésie ? Nous prenons sur nous l'orgueil de le croire. Mais nous n'en saurons jamais rien. Nous lirons ses livres encore et encore, et pour une raison toujours plus fondée : s'instruire.

LE PHILOSOPHE

C'est fin 44 que le Führer reçut dans le célèbre bunker de Berlin,

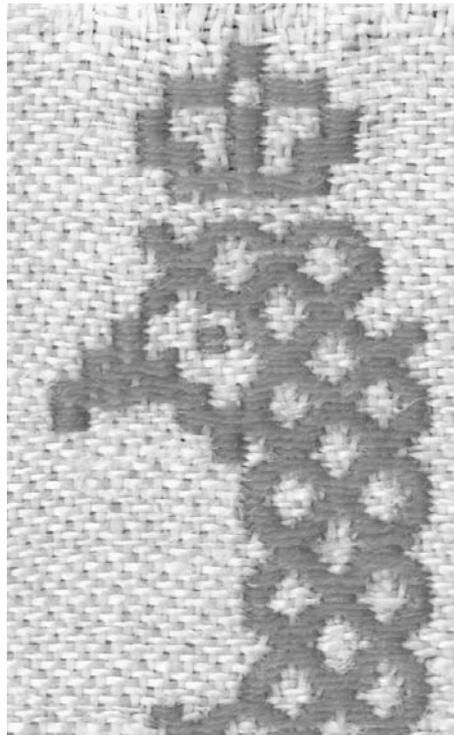
Herr Professor Heidegger.

Ce dernier avait parcouru, avant de descendre dans ce dernier refuge, les vastes couloirs, aux plafonds si hauts et si majestueux, de la Chancellerie abandonnée à peine construite, longé les vastes bureaux aux épais tapis zwastiqués, dans l'éclat lointain, sinistre, de l'incessant *carpet-bombing*. Le luxe de juxtaposition des ornements et les proportions faisaient de ce bâtiment l'un des plus beaux du monde. Il était comme au coeur de l'Allemagne dans sa splendeur blessée. Il se remémora malgré lui le film de Fritz Lang, *les Nibelungen*, ce passage où, près de la source fleurie, Siegfried est mortellement blessé de la lance.

En entrant dans le bureau où le dernier acte de l'opéra de Wagner venait de finir, la pointe métallique grattait l'ultime sillon du disque. Le philosophe fut frappé par le teint hâve, épuisé d'Adolf Hitler. Son visage n'avait plus rien à voir avec les photos et les films que la propagande de Herr Goebbels diffusait et rediffusait sur une Allemagne à bout de force. Hitler laissa à Heidegger le temps de s'asseoir et leurs yeux se croisèrent.

La conversation qui s'entama n'avait plus rien à voir avec ce qui fut exigé, au début de la guerre, comme effort de la part des philosophes allemands : Alors la consigne était de mettre au point coûte que coûte des armements toujours plus perfectionnés

pour écraser l'ennemi. Heidegger s'était soustrait à ces ordres, n'ayant jamais imaginé que la philosophie pût être jamais commise à des buts aussi « pragmatiques ». Heidegger s'était surtout préoccupé d'une refonte de l'université allemande orientée dans le sens de ses fondations nullement « scientifiques ». Acculé à diriger, dans ces années troublées, l'établissement où il enseignait, il démissionna rapidement de ses fonctions, harcelé par l'administration policière du Reich, qui voulait, dans l'urgence, du concret, ce que le philosophe ne pouvait produire que dans une autre dimension, encore inconnue et dont le concept était encore difficilement perceptible, le « Dasein », l'être-là. Mais aujourd'hui les choses avaient changé.

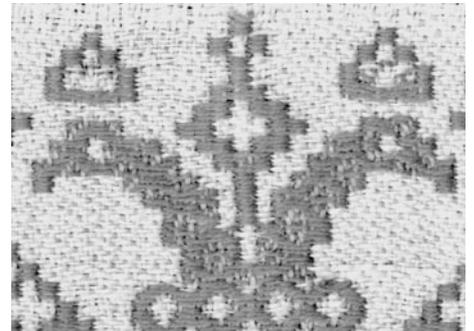


Heidegger n'était convoqué qu'en raison de son extraordinaire réputation internationale et Hitler voulait connaître la portée et l'utilité qu'une telle innovation ; le « Dasein » était-il l'arme secrète dont il rêvait, qui allait sauver l'Allemagne ? Heidegger expliqua longuement à Hitler la révolution que son ouvrage *Sein un Zeit* avait engendré dans le monde de la métaphysique, mais le Führer insistait pour qu'on lui démontrât l'utilité immédiate du Dasein, contre le complot juif international. Il exposa en quelques mots l'ampleur, mais l'insuffisance, de l'extermination des Juifs, menée par lui, en Europe. Heidegger, ignorant tout de la vaste destruction engagée par l'ambition d'Hitler, fut très impressionné et admiratif. Il ne put que féliciter le leader génial d'une telle entreprise, mais comprit aussi l'échec inévitable et la catastrophe en retour que cette extermination industrielle n'allait pas manquer d'abattre sur l'Allemagne. Il mesura à cet ins-

tant-là ce qu'on cachait à tout le pays : l'imminence de la défaite. Pendant qu'il méditait la tragédie collective et personnelle, Après s'être administré une énorme ligne de cocaïne sur un petit miroir en forme de croix gammée, Hitler s'éclaira un instant au téléphone d'une conversation avec Veit Harlan, le cinéaste qui dirigeait au moment même *Kolberg*, une vaste fresque historique commandée par Hitler, représentant la résistance de cette ville de Prusse, au 19e, devant les Français, montrant les habitants prêts à creuser des trous dans le sol et s'y terrer, plutôt que se rendre. Hitler, qui retirait tout ce qu'il pouvait du front pour fournir de la figuration à Harlan, parla avec lui longuement, dans le grand combiné de bakélite noire, de son projet de reconstituer, sur les lieux mêmes et à quelques mois de l'événement réel, la bataille aérienne du port de Narvik, où les Anglais avaient été battus.

Eh bien, Heidegger, et votre *Dasein*, comment sauvera-t-il l'Allemagne ? » lança Hitler, soudain ragaillard et regonflé d'une confiance toute médicamenteuse et tremblante. La sueur perlait sur son front jaune et fiévreux, mais son regard demeurait solide et profond. Je n'ai pas le coeur de vous mentir, mon Führer, commença Heidi. Et je vous en félicite, répondit Ado Hit. Je suis entouré de traîtres qui conspirent tous à m'assassiner, comme si l'Allemagne devait me survivre. Ils n'ont pas compris... Qu'importe, je vous écoute...

Avez-vous amassé un vrai trésor de guerre ? Demanda, tout à trac, le philosophe au combattant. Énorme ! répondit celui-ci, inépuisable. Or, argent, pierres précieuses, oeuvres d'art... une montagne d'or arrachée aux Juifs que nous asphyxions dans nos chambres à gaz et incinérons dans nos fours crématoires, qui en avaient détrossé le peuple allemand. Tout est à l'abri, chez nos bons Nibelungen qui ont repris ce que leurs forces avaient extrait des mines ; les biens du *National Sozialism* sont sous bonne garde. Je voudrais que nos forces humaines soient en si grand nombre, se rembrunit Hitler. Pourquoi me demandez-vous cela ?



est que... pardonnez-moi, il n'est pas du ressort du *Dasein* de pouvoir sauver notre pays à brève échéance. Mais... Mais ? Reprit le Führer, eh bien ? Si le *National Sozialism* et l'Allemagne vraie savent s'enterrer et se réserver

GIGI

DER GIGABRUDER



comme ces trésors matériels, reprit le philosophe, le temps passera sur eux et un jour la résurrection héroïque ne manquera pas de se produire. *Das Dasein* est le fruit ultime de millénaires de philosophie et ce fruit, recueilli dans mon célèbre ouvrage *Sein und Zeit*, est la formule qui portera à l'apothéose non seulement l'Allemagne nazie, mais tout l'occident historique. Il s'agit

ni plus ni moins de la solution à l'impasse dont cette guerre même a signifié le plus terrible sacrifice de notre pays. La technologie pour laquelle le Reich a fourni tant d'effort va tomber entre les mains du monde entier, pour son malheur, à notre suite, et en désuétude, parce qu'elle est fautive, qu'elle est la voie de l'erreur et il nous appartient de le révéler. Il est temps de préparer notre arme secrète, mein Führer : **DER GIGABRUDER!**

as?? *Der Gigabruder!*? Was ist Das? s'écria l'âme du parti nazi en sautant tout excité sur ses bottes. Une sorte de... *Golem!*? Oui... Un peu, répondit Martin Heidegger, mais pourtant rien à voir, sinon par le pouvoir magique d'une image, rien qu'une image... mais quelle image! Un seul signe pour tout et tous, une seule représentation, les moyens de penser le monde et sa fin, sa destruction et sa transformation cyclique.

otre Nietzsche ne songeait qu'à cela... C'est à nous aujourd'hui d'accomplir notre mission et de créer le Géantifique conquérant automatique du futur, qui nous survivra. Il s'élèvera sur nos ruines, et les éclairera d'un jour tout autre. Le *Dasein* seul, tel que le surhomme peut en assumer la vision surhumaine, saura comprendre le monde de *Gigabruder* comme l'ouverture qui surgira du néant vers la révélation!

Les lingots nazis soutiendront la progression du projet et le monde redeviendra notre expérience telle qu'il l'a toujours été. Il n'a commis qu'un impair, celui de croire que son destin ne dépendait que de son « libre-arbitre », alors que toute sa direction était la nôtre, et maintenant celle de notre parti, *Heil Hitler!* s'écria Heidegger en se levant d'un bon et saluant du bras dressé devant lui.

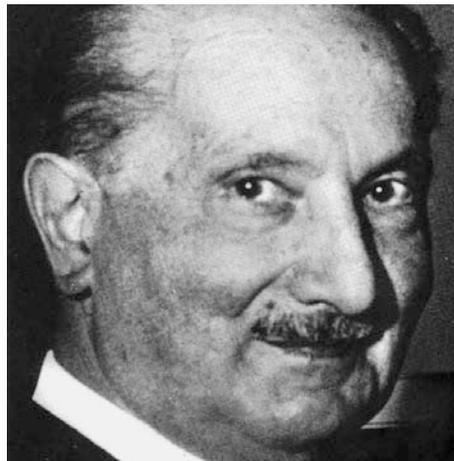
Hitler ne fit qu'un bon sur des liasses de documents, demandes d'exécutions en instance d'être signées, listes exprimant la quantité de non-Aryens exterminés dans les camps de concentration, paperasses sur lesquelles il griffonna énergiquement, à même les textes, les esquisses d'un signe qui peu à peu se dépouilla, se

clarifia : le logotype de Giga, dans sa forme primitive mais totale, était là, sur ces feuillets historiques, hélas détruits, tracés d'un épais trait de mine de plomb par la main même du Führer en personne. Hitler, qui avait détourné le swastika de ses origines bouddhistes pour en faire le signe de toute la modernité la plus déchainée et bientôt la plus démonisée, venait de créer, cette fois-ci, de toutes pièces, le logogriffe qui allait dominer tout l'occident pour des millénaires.

ais nous n'en verrons rien nous-mêmes... soupirèrent presque ensemble les deux hommes. Peu importe, réjouissons-nous d'un tel destin posthume, dit Hitler.

Oui et surtout que nous le vivons de façon bien plus actuelle que tout ce qui pourra se produire par la suite, s'écria Heidegger, croyez-moi! Mais qui va bien pouvoir faire jaillir le *Giga Bruder*, ce grand retour du Reich et l'abolition du Juif, dans l'avenir!? s'enquit Hitler, songeur.

ah, quelque idiot, qu'on fera passer pour son créateur et qui sera méprisé fera l'affaire, répondit Heidegger. Le temps qu'on s'aperçoive de l'installation d'une chose qui paraîtra tellement absurde et dérisoire, il sera trop tard pour l'arrêter.



ésus Christ ne s'y est pas pris autrement. Ma fabuleuse philosophie, par son imparable transcendance, dépassant tout ce que la métaphysique avait pu envisager de tel depuis Platon et Aristote, soutiendra l'avènement de *Gigabruder*. Mourons dans la joie comme des guerriers qui vont rejoindre le *Walallah*, mein Führer, l'avenir du Reich est en marche sous le couvert de ses cendres!

Et les deux génies, debout, saluèrent le signe grossier et brutal qui sembla s'animer d'une vie surnaturelle dans la lumière de la lampe du bureau : Heil *Gigabruder!* Le regard d'Hitler brillait d'excitation. Il tenait un maléfice plus puissant que celui d'un Juif.

à-dessus Adolf H. congédia d'un geste le très jeune secrétaire qui faisait mine depuis le début de l'entretien, de vaquer, mais en fait prenait en sténo toute la conversation* et qui referma prestement et silencieusement la porte derrière lui. Le reste de la scène ne nous est connu que par une relation tout aussi fiable, celle de La Petite Souris telle qu'elle la rapporte fidèlement dans ses mémoires**.

« Martin, tu sauves le Reich... dans mes bras! » s'écria le dictateur explosant en larmes.

Le métaphysicien se jeta dans ces bras, ceux de son chef adulé, ceux de l'Allemagne, qui s'ouvrirent à lui, et les deux hommes s'embrassèrent longuement.

« Adolf... » murmura Heidegger en rougissant lorsque leur étreinte se relâcha.

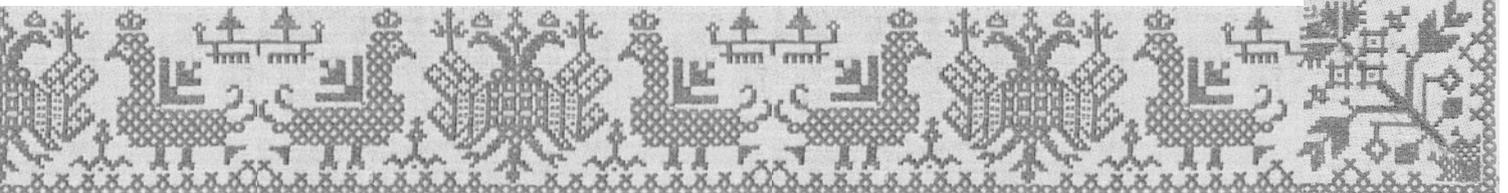
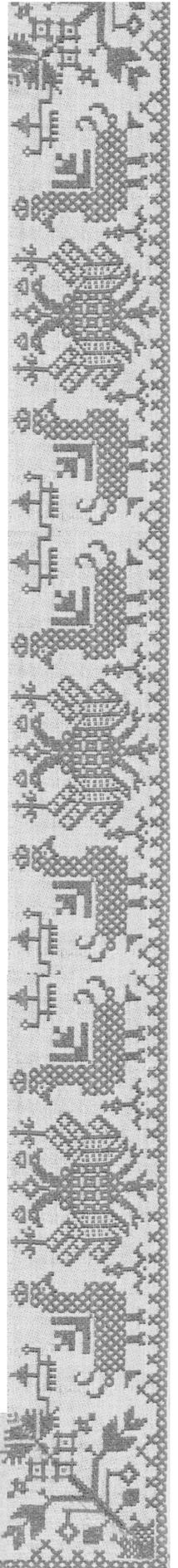
Ils se quittèrent pour ne plus jamais se revoir. Heidegger traversa Berlin vers son train pour Fribourg, la nuit noire se striait et résonnait des éclats sourds des schrapnels.

igabruder, le Très Très Très Grand Frère, était entré dans le chemin de sa destinée heideggérienne.

*c'est à lui qu'on doit les informations de première main qui ont permis l'établissement de cette reconstitution, fort vraisemblable en tout point, de la séquence qui sera bientôt portée à l'écran aux Films de Nazitude.

**souvenirs, malheureusement, très souvent offensants pour la pudeur et la discrétion, et à des fins basement mercantiles, mais du plus haut intérêt historique et par conséquent se vendant facilement.

La Petite Souris, La petite souris qui voyageait dans le temps, Les Presses de L'assitude 2032



LE MARTINEAU & LA PHILO

Emmanuel Martineau envoie péter le monde de la philosophie française et celui, attendant, de l'édition du même pays, en 1986. Il vient alors de traduire *Être et temps* de Heidegger, d'en distribuer gratuitement 2000 exemplaires et va publier en bilingue *De l'origine de l'oeuvre d'art*, la version inédite en allemand comme en français de la conférence de 1935. Nous lui devons ce pétage de plomb (terme historique), au moment où Gallimard répond à son travail par un boussillage dans son style inimitable : il sort en catastrophe une traduction abracadabrante d'*Être et temps*. Martineau, constatant sur pièce, aux premières loges, le massacre dont la pensée fait les frais, vomit toute l'abjection éditoriale recouverte par des monceaux de flagorneries immémoriales, qu'il décanille en quelques phrases liminaires, souvent une pour chacun et ça suffit.

Ce vent de liberté, d'esprit et d'indépendance (dont l'ostracisme était évidemment payé d'avance) abat d'un coup d'un seul, des minauderies d'incapables confites dans leur jus depuis Louis XIV, sous le règne duquel se sont institutionnalisées la mesquinerie et la fausseté courtisane, monde sournois, stupide, suffisant et veule qui a traversé, comme par hasard, la ré-*v*frapafra (la ré-*v*oturlution française pas franche) avec l'aisance d'un ectoplasme un mur de 20 toises.

Aujourd'hui bientôt 30 ans après, nous souffrons de lire Martineau en appeler, alors, à la conscience intellectuelle populaire, cette grande illusion sinistre, sans interlocuteur. Mais nous en avons fait tout autant, et notre deuil, comme lui sans doute, à l'heure qu'il est. Sa grande explosion d'enthousiasme nous est maintenant si précieuse, dégageant un horizon dont on sent qu'il a trouvé sa source à la lecture de Heidegger. Ce n'était pas du milieu universitaire français, ou d'une quelconque obédience philosophique, si sottement protectionnistes, qu'une perspective depuis le Dasein pouvait s'imaginer. C'est qu'alors un malentendu tenace, ancré dans le sujet cartésien, ne pouvait envisager la philosophie de Heidegger que sous les traits d'un ennemi à affronter et à abattre. Ça repartait comme en 14. Et ça continue. Évidemment l'*être-là*, mais peu l'avait compris, n'avait aucun caractère antagoniste ni avec le sujet ni avec rien qu'avec l'inexactitude, malgré les critiques définitives dont le philosophe expédiait les présupposés cartésiens et cela dès le début de son ouvrage. Tout cela fut interprété comme une déclaration de guerre, par une formidable ignorance de ce qu'est la métaphysique et de ses enjeux, qui ne se placent pas là, puisqu'il allait de soi que Kant, Hegel, Nietzsche et Heidegger lui-même, et personne, ne pouvaient qu'être se poster intégralement « hors du sujet », l'eussent-ils voulu.

Et au delà du sujet, c'était ce que Heidegger appelle le « on », c'est à dire le bon-sens commun dans sa banalité, grâce à l'étude duquel il éclaire spectaculairement la philosophie, c'était ce « on » qui s'insurgeait contre cette découverte qui était faite, au travers de lui-même et dont Heidegger savait pertinemment qu'il n'était pas imaginable d'en attendre une approbation: juste beaucoup de contradicteurs.

C'était néanmoins un cheval de Troie tendu à la bêtise, à la convoitise les plus communes et qui fonctionna merveilleusement, plongeant toute une génération, et les autres, dans les litanies de la misère existentialiste, du nouveau ceci et du nouveau cela qui n'étaient que des options de présentation, tout un chacun, sans originalité, essayant de tirer discrètement le maximum d'Heidegger en chiant dans le pot après.

Maintenant, après des décennies de ces radotages

fin-de-la-métaphysique, fin-de-l'homme et tout ce blah-blah intellocrate, sans lesquels personne n'a l'air intelligent, au moment où le sujet chancelant, éclatant d'absurdité risible et contradictoire s'autodétruit à force de vouloir vainement se sauver, le Dasein révèle son caractère bienveillant, fort peu antagonique et encore moins belliqueux. Au contraire c'est lui qui vole au secours du sujet, lequel ne pourra pas songer à durer d'une durée transitoire sans la métaphysique correctement entendue.

Aussi ce qui a eu l'air si étrange, la philosophie de Heidegger, qu'on a désignée comme si personnelle et qu'on a voulu à toute force démontrer arbitraire, manichéenne et gratuite, voilà qu'on n'y peut plus trouver la trace du maître, en terme de style ou de caractère. Il n'y a plus que la philosophie correctement entendue (mais l'auteur est là, bien sûr, en cela), qu'on avait tellement obliérée qu'à son apparition on la prit pour une lubie!

Entrons-nous dans le monde qui convient? Des énergies, la vérité reprennent-elles leur droit? La fausseté et son empire, si nécessaire, pourront-ils nous servir de leçon? Sans doute pas. L'être s'enfouit, se retire, la clarté ne se produit que par éclair et il ne

peut en être autrement.

L'« univers » parfaitement artificiel et faux de la « communication » commence à faire les frais de ses propres inventions douteuses. Certes il a bien amorti ses investissements. Mais où prendre une nouvelle fadaise qui le remplacera? « La vie » renoue avec l'intérêt qu'elle représente pour elle-même. Le média, vide, véhiculant erreur et zizanie, divisant pour mieux encaisser, se décolore et se désenchanter. Une vieille sorcière périt. Aucune n'est éternelle. Nous ne résistons pas au plaisir de citer, ci-dessous, ce passage d'*Être et temps* qui nous fait tant songer à nos opiniâtres communications (même si Heidegger entend ici la communication au sens ontologique).

La pensée pense. Cette supériorité de la pensée sur ce qui ne pense pas ne saurait manquer d'être, quelles que soient les péripéties.

Nicolas Rialland nous a communiqué les fichiers pdf des conférences de Heidegger Qu'est-ce que la métaphysique? et De l'Origine de l'oeuvre d'art (bilingue), ainsi que l'intégralité publiée d'Être et temps (fichier revu par N. Rialland), toutes traductions par Emmanuel Martineau. Nous en profitons pour reconduire les liens depuis le site de Lassitude.

«La communication n'est jamais quelque chose de tel qu'un transport de vécus, d'opinions et de souhaits, par exemple, de l'intériorité d'un sujet à celle d'un autre. L'être-Là-avec est essentiellement déjà manifeste dans la co-affection et dans la co-compréhension. L'être-avec, dans le parler, est «expressément» partagé, c'est-à-dire qu'il est déjà, alors même que, non partagé, il n'est point saisi ni approprié.

Tout parler sur... qui communique en son parlé, a en même temps le caractère du s'exprimer. Parlant, le Dasein s'exprime, non point parce qu'il est d'abord un «intérieur» séparé de l'extérieur, mais parce que, comprenant en tant qu'être-au-monde, il est déjà «dehors». L'ex-primé est justement l'être-dehors, c'est-à-dire la modalité à chaque fois présente de l'affection (de la tonalité), dont il a été montré qu'elle concerne la pleine ouverture de l'être-à. L'index linguistique de cette annonce de l'être-à affecté inhérente au parler se trouve dans l'intonation, la modulation, le tempo du parler, dans «la manière de parler». La communication des possibilités existentielles de l'affection, autrement dit l'ouvrir de l'existence peut devenir le but autonome du parler «poétique».

Être et temps, page 162, traduction E. Martineau.

LE QUÉATRE

le quéatre est une publication des presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR

LASSITUDE.FR

GRATUIT FRANCE 2015 - I

